

**NOUVEAU
CATÉCHISME
POISSARD**

RECUEIL DE TIRADES ET DIALOGUES À L'USAGE
DES AMUSEMENTS DU CARNAVAL

(anonyme)

1770

Texte établi par Paul FIEVRE, février 2022

Publié par Ernest, Gwénola et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr,
Février 2022. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.
Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous
droits.

**NOUVEAU
CATÉCHISME
POISSARD**

RECUEIL DE TIRADES ET DIALOGUES À L'USAGE
DES AMUSEMENTS DU CARNAVAL

IMPRIMERIE D'ISID. DELEUZE, RUE SAINT-DOMINIQUE,
15.

ACTEURS

LE MALIN.
LE COCHER.
LA POISSARDE.
LE FORT.
L'HOMME DE LOI.
LA BERGÈRE.
POLICHINELLE.
LA CUISINIÈRE.
LA FRUITIÈRE.
UN LOCUTEUR.

La scène est dans une place de ville.

NOUVEAU DES AMUSEMENTS DU CARNAVAL

RENCONTRE DE DEUX VOITURES DE MASQUES.

UN MALIN.

Où vas-tu donc comme ça, cocher de hasard, avec un équipage de pacotille.

LE COCHER.

Qui qui lui parle à ce faux malin ; t'en as l'uniforme et, v'là tout ; les hommes font les babils, mais l'habit ne fait pas l'homme ; tu n'es ni gros ni lourd, et si tu ne tais pas ta gueule, tu vas voir avec queu brosse je m'étrille.

LE MALIN.

Toi, cocher de malheur ! Vois-tu ces bras-là, c'est de la bonne acier, et si tu fais l'insolent, tu vas voir comment je mouche.

LE COCHER.

Va donc, malin de carnaval, je vois ben pourquoi tu m'attaques i c'est pour dégueuler ton catéchisme ; eh ben commence et tu verras si j'sommes dans l'cas de t'répondre.

LE MALIN.

M'entreprendre avec toi, cocher de fabrique, va apprendre à manier ton étrille, ruineux de loueux de voitures ; ce serait trop d'honneur à te faire, et comme j'ne ve veux pas perdre mon temps davantage avec un garnement de ton espèce, continue à brouter la faignante compagnie, chacun dans sa circonférence.

UNE POISSARDE.

Ah ça, dis-donc, auras-tu bientôt fini ? D'où vient ton humeur taquine ? Su[r] quelle herbe que t'as marché ce matin ? enfin à qui que t'en as et qu'est-ce qui l'a seriné un peu ?

LE MALIN.

À coup sûr, ce n'est pas toi, créature du petit peuple : j'n'irai pas à si mauvaise école.

LA POISSARDE.

Tiens c'marpeau ! N'dirait-ou pas à l'entendre qu' c'est le fils d'un duc et pair. Apprends, museau d'chien, que ne vient pas à mon école qui veut, et qu' pour être admis dans not' société ; il faut savoir â qui qu' l'on tient.

LE MALIN.

Pardine, v'là-t-il une belle société ! Ah ben : je l'conseille dé la vanter ! Grâce aux p'lures qui vous couvrent, vous trompez queuq's uns ; mais j'vais vous faire connaître à l'estimable public qui m'entoure :

Toi, infernal' gueule à soupape,
Poissarde qui a tant de jappe
Tu t'promène en carrosse, catin,
Tu f'rais mieux d'l'assurer du pain.
5 Voyez c'te puante carogne
Que dévot' la teigne et la rogne.

LA POISSARDE.

Crois-tu, rouchi, que t'as la puissance
De pouvoir m'imposer silence ;
Y faudrait avoir, sur ma foi,
10 Un' bien meilleur' platin' que toi ;
Apprends que la mienne est ferrée,
Et qu'à Maubeuge on l'a trempée.
T'a cru qu'avec tous les médires,
J'allais m'laisser abasourdir.
15 Va, vilain chien, vieux paltoquet.
Va, bats en r'trait' vilain caniche.

LE MALIN.

Reprends donc haleine pour cracher,
Et j' vas un p'tit brin te r'moucher.
Tu vas attraper la pipie,
20 Car tu jacass'là comm' un' pie.
Va-t-en plutôt boire un coup d' cric,
Pour le renforcer l'alambic.

LA POISSARDE.

J't'avons dit à peu près ton fait,
T'es donc pas encore satisfait ?
25 Eunuque, tu n'rougis de rien ;
Dis-mois z'à quoi qu' t'es bon, vaurien ?
Mais c'est trop longtemps discourir
Avec queuq'z'uu qui n'sait quoi que dire ;
J'ai pitié de ton impuissance,
30 Car sans ça tu aurais un' danse !
Adieu, beau valet du grand turc ;
Ailleurs va t'fair' friser la nuque.

UN FORT ET UNE POISSARDE.

LE FORT.

Eh bien ! la rencontre est heureuse ;
Est-c' ben toi que j'vois double gueuse.
35 Eh mon dieu oui, je n' me tromp' pas,
C'est c'te têt' d' la rue du Haut-Pas.
Diabl', comm' te v'ia ben requinquée !
Comme un' châss' te v'la toute parée.
Où donc qu' tas eu ces biaux habits,
40 Dis-moi donc ça, vilain' toupie ?

LA POISSARDE.

Dis-donc, maquereau est-ce que j'ai des comptes à t'rendre ; faut y pas dire à c' beau morceau qu'est-c' qui l'a fait ; qu'est-c' qui l'a pondu ? C'pendant comm' j'suis bonn' fille, j'veux ben m'abaisser jusqu'à z'entrer en colloque avec un particulier d'ton espèce. Tu sauras donc sac à vin, que si j'ons queuqu'chose ; c'est que j'l'on gagné loyalement ; de tout c'que tu portes, pourrais-tu en dire autant, mangeux d'blanc ; d'puis qu'tu n'es plus sur l'sable, comme tu es insolent et détestable. T'as déjà eu ben des hauts et des bas, et tu n'es pas quittes de l'embarras. Tu crois qu'tout l'monde est comme toi, parc'que de t'voir ben bichonné, tu t' trouv' tout glorifié ; savoir comment ça t'est z'arrivé, j'men vais te l'fiché par le nez. Vous saurez donc, respectable société, que l' moigneau qui m'a s'apostrophée, est le plus grand grugeur de toutes les poupées, le plus lâche de tous les poissons, et qu'il suffit de lui parler d' front pour lui faire baisser l'ton, il d'vient doux comme u[n] mouton, mais s'il a affaire à un queuq'gonse, faut voir comme il s'annonce et comme y fait contribuer les pauv' petits miches que séduit sa poupée. Laut'jour un gros anglais dans son r'paire entraîné, fut entièrement dévalisé, et v'la pourquoi ce maquereau est aujourd'hui si faraud.

LE FORT.

À mon tour, bell' poissarde
Tu vas voir si ma gueule est camarde ;
Or, je me sens d'humeur gaillarde,
Sans m'amuser à la moutarde,
45 Sachez, honorabl' assistants,
Et frémissiez d'étonnement :
La caqu' sent toujours le hareng ;
C'est un dicton du bon vieux temps,
Et c'te goton que vous voyez
50 Nous en donne la vérité.
D'abord, j'veux qu' tout le monde sache
Et sans que personne se fâche,
C'que c'est que c'te Marie Touillon,
Surnommée la boile à bouillon ;
55 Elle est fill' de Marie la Coine
Et son père était Papavoine.
Auparavant l'âge de dix ans,
Elle agaçait tous les passants,
Et tous les jours, rue Frépillon
60 On la voyait fair' ses factions.
Un soir, un vieux monsieur, dit-on,
Fut raccroché par c'te souillon ;
Comme elle avait sur la figure
Au moins un' livre de peinture
65 Une fauss' gorge, un faux chignon,
Des dents postich', un polisson,
Il crut voir un objet de r'cette.
Dieu sait si son ardeur fut muette
En voyant tout' c'te contrebande !
70 Un jour, un bon luron ayant la tête grise,
Poussé par trop de nourriture,
Fut entraîné dans c' nid d'ordure.
La gueus' voulut mettre en pratique
Sa déloyale mécanique.

LA POISSARDE.

As-tu dégoisé assez d' menteries, vilain habitant d'
Barbarie ; Dieu ! C'que c'est qu'la jalousie ! Voyez,
n'est-il pas comme une harpie. Tu mériterais ben queuq'
taloche, si tu valais la peine que j' le les décoche.
Sauv'-toi, grand déhanché, vieux manche de gigot,
bouquet sans queue, restant de bagne, visage de
crocodile. Adieu, tête de veau ; à là première rencont',
mon bichon nous boirons un canon.

La rue Frépillon est une partie de
l'actuelle rue Volta dans le 3ème
arrondissement.

UN MALIN ET UN HOMME DE LOI.

LE MALIN.

75 V'là z'un avocat de causes perdues ;
Y cherch' des clients dans les rues.
M'est avis qu' c'nest pas un grand clerc :
Il port' des lunett' pour voir clair ;
Il faut l'envoyer à l'école
80 Étudier Cujas et Barthole,
Les Pandect's elle Cod' civil,
Ça l'rendra tant soit peù subtil.
Son bonnet, sa large perruque,
Qui couvr' ses oreill' et sa nuque,
85 N'suffisent' pas pour être au Palais
Un docteur, un aigle, un profès !
Un plaideur qui jug' sur la robe,
Je l'savons, trop souvent la gobe,
Et qui s'laiss' prend' à cet appât
90 N'trouv' qu'un ân' revêtu d'un bât.

L'HOMME DE LOI.

Monsieur croit dire des merveilles !
À le juger par ses oreilles ;
On voit qu'il est de ces grisons
Qui se nourrissent de chardons.
95 Comme il est là bouche béante !
Ici quelque chose le tente ;
Eh ! Chez le grainetier voisin
Payons-lui donc un picotin.
Celle promesse doit lui plaire
100 Et nous allons l'entendre braire.
D'Arcadi' c'est un rossignol,
Il va chanter en si-bémol...
En si beau chemin tu t'arrêtes !
Un effort, maître Aliboron !
105 Soutiens ta réputation
Et ne perds ainsi là tête.

Picotin : Mesure pour donner de l'avoine aux chevaux. [L]

LE MALIN.

Petit robin, tu veux rallier,
Eh bien ! Nous allons chamailler.
Embryon de l'art oratoire,
110 Méchant soldat de l'écritoire,
Tu veux faire le Cicéron.
Va, tu n'est qu'un triste avorton.
Tu crois briller lorsque tu brailles,
Et quand tu plaides, chacun bâille ;
115 Le moindre petit clerc d'huissier,
Pourrait t'apprendre ton métier.
Tu pens', nigaud, à l'audience
Qu'c'est pour loi qu'on fait du silence ?

C'est que tout l'auditoire dort,
120 Et sur ce chacun est d'accord.
On voit réduits à la misère
Ceux que par malheur tu défends ;
Père et mère : et tous les enfants.
Je le répète, sur la terre,
125 La peste fait bien moins de mal.

L'HOMME DE LOI.

Parbleu ! C'est un sot animal
Qu'un bavard qui, de l'éloquence,
Se rend l'arbitre effrontément ;
Mais on pardonne à l'ignorance,
130 Et c'est le propre du talent.
Apprends, butor, que Démosthènes,
Qui faisait la gloire d'Athènes,
Quand il commença son état,
N'était qu'un très mince avocat ;
135 Que, pour se délier la langue
Dans sa bouche il mit des cailloux.

LE MALIN.

Je connais queuqu'chose d'plus doux ;
Quand tu débités une harangue,
Dans la tienne mets donc du bran,
140 Et de ton ennuyeux quanquan,
Que tu crois de belles merveilles,
Tu n'nous rompras plus les oreilles.

L'HOMME DE LOI.

De monsieur, ménagez l'tympan ;
Il est aussi fier qu'Artaban !
145 Qu'il a bon air, quelle tournure !
Faut l'envoyer à Martinet,
Pour faire une caricature,
Le modèl' me semble parfait.
Ce serait ma foi bien dommage.
150 De ne pas conserver l'image
D'un aussi joli Cupidon.
Dans l'vinaig, comme un cornichon,
On t'gardera, magot d'ta Chine
C'est ta vraie place, j'imagine.
155 Ah ! Ah ! pour l'apprendre à gouailler,
Si tu crève' j'te ferons empailler
Ni plus ni moins qu'un' vieill' momie ;
Afin d'garder ton effigie.
J'te verrons un jour sur ma foi,
160 Figurer au Jardin du Roi.
Eh bien ! T'as donc la langue gelée,
Tu restes-là le bec en l'air
Comme un' huitr' qu'attend la marée ;
Tu n'as plus l'maintien aussi fier.
165 R'tourne, fiston, dans ton village,
Je vois bien qu'tu mang' du fromage.
Pour te froter à nous, c'est sûr
Tu n'as pas le croc assez dur.

UN FORT ET UNE BERGÈRE.

LE FORT.

Hé ! Dis-donc, gentille bergère, ousque tu dirige donc tes pas ? Si tu vas à Cythère et que lu sois seule pour faire le voyage, j'me propose pour l'accompagner.

LA BERGÈRE.

Quand je ferai ce voyage , je ne prendrai pas pour compagnon un bambocheur, un coureur comme toi, un trompeur de femmes, entends-tu, vilain monstre ?

LE FORT.

Quien ! Dous que tu m'connais, toi, dis donc, Estele moderne, reine de mon coeur.

LA BERGÈRE.

Ah ben, j'aurais un beau royaume ! Je n'risquerai rien avant d'en prendre possession que d'mettre en réquisition tous les médecins et les pharmaciens pour le purifier.

LE FORT.

Ah çà, dis donc, la petite, t'es ben libre de m'accepter ou d'me refuser ; mais la parole ne te donne pas l'droit d'insolence, et si tu m'dis des compliments en manière d'injures, j'm'en va t'en dégoiser pus que tes oreilles n'en voudront entendre ; rions, badinons, mais.... N'insultons personne, ou morgué, tu verras qu't'as pas affaire à un efféminé, et si je m'livre à mon incohérence d'humeur ; t'auras pas beau jeu.

LA BERGÈRE.

Oh ! Je n'crains rien, et les menaces sont pour mon chat, entends-tu, amoureux des onze mille vierges, adonisse de la halle.

LE FORT.

Ah ! Tu commences ! T'en veux donc ? Eh ben ! Tu vas en avoir !

170 Ôtez-lui tout son fard,
Vous verrez son teint blafard.
Les taches qu'elle a sur la figure
Sont autant d'égratignures
Que fit l'autre jour son amant
Qu'elle avait mordu jusqu'au sang.

175 N'croirait-on pas voir l'innocence
 Avec tout son aimable engeance ;
 Désabusez-vous : sous c'maintien
 Il n'y a qu'une rusée catin
 Sortie depuis hier matin,
 180 De l'h'ospice des Capucins.
 On pourrait bien à c'te femelle
 Qui fait la sage demoiselle,
 Donner l'bon Dieu sans confession,
 Et pardessus l'absolution ;
 185 Mais ce serait un sacrilège
 Que d'tomber dans un pareil piège.
 De répondre ell' n'est pas tentée,
 Ell'sait que j'dis la vérité,
 Et que j'pourrais ben sur son dos
 190 Parler jusqu'à Quasimodo.
 Mais comme la vérité zoffense,
 C'est pour ça qu'elle n'a pas de défense
 Et qu'ell' prend sag'mént son parti
 De n'pas répondre à tout c'que j'dis.

LA BERGÈRE.

195 Ah ! Tu crois ça, Monsieur d'la force,
 Elle ne vaut rien ton amorce !
 Tu voudrais ben que je me tusse ;
 De joie t'en saut'rais comme un'pucc.
 Sans t'interrompre' j'ai écouté,
 200 Ainsi ne viens pas m'embêter;
 En queuque mots, vilain paillasson
 J'men vais te faire changer d'ton ;
 Quoiqu' d'engueuler j'n'ons pas coutume
 Et qu'j'ai pour l'heure un très grand rhume,
 205 Il faut c'pendant qu'à tous les yeux
 J'montr' que tu n'es qu'un mauvais gueux,
 Un escroc, un chien, un pendard,
 Un vrai filou, un franc gueusard.
 Et que c'est Ion humeur jalouse
 210 Qui fit périr ta pauvre épouse
 Parce qu'elle avait, j'avoue son tort,
 Cédé, z'aux passions d'un beau fort.
 Fallait-il, suscepibl' sans bornes,
 Pour t'avoir fait porter des cornes,
 215 Châtier d'un' manier' si cruelle
 C'te pauvre épouse encor d'moiselle ;
 C'est c'qui d'vrait arriver toujours
 Aux maris qui n'ont pas d'amour,
 Sans pour cela que leurs moitiés
 220 Par ces gueux pussent être assommées,
 Alors y aurait d'la justice
 Et d'ia sorte pas tant d'c'vices.
 Ah ! si jamais les femm's r'font le code,
 Il n'y aura rien dedans qui gode,
 225 Et on n'verrait pas si souvent
 Not' sexe battu impunément :
 Car n'est ce pas un'chose affreuse
 D'voir' encore c'te figure hideuse,
 Qui du bourreau devrait avoir
 230 D'puis long-temps reçu son pourboire.

Goder : En parlant d'une étoffe, faire un pli un peu en rond là où l'étoffe doit être à droit fil. [L]

Mais avec Thémis on n'perd rien,
Et tôt ou tard on r'çoit son gain.
Seul'ement, je crains pour mon pays,
Que le trépas de ce maudit
235 Empoisonne la terre, et l'onde
Et amène la fin du monde,
Car le corps.de c'te pourriture
Empesterà toute la nature.

POLICHINELLE ET UNE POISSARDE.

LA POISSARDE.

240 Dis-moi donc ? Eh ! Polichinelle ;
Où va donc toute c'te séquelle ?

POLICHINELLE.

Que nous veut c'te vieille stockfiche.
Qu'a le poil frisé comme une caniche.

Stockfiche : Toute sorte de poisson
salé et séché, et, plus
particulièrement, une espèce de
morue séchée à l'air. [L]

LA POISSARDE.

Argousin : Bas officier des bagnes,
chargé de la garde des forçats.
[L]

245 Voyez l'donc là cet argousin,
Y s'croit un empereur romain,
Auprès de ce méchant cocher d'fiacre ;
Va, t'as beau faire vilain polacre,
Avec ton grand chapeau pointu
De mauvais clinquant tout cousu,
250 Ton habit tout barriolé
Ta perruque mal alignée,
Ton grand nez qui fait carillon
Avec ton recourbé menton ;
Mais ce qui porte à la riance
C'est de voir tes deux éminences.
255 J'sais ben qu'ell's ont l'double agrément
De tenir chaud derrière et d'avant ;
Mais ça te donne un air tout drôle,
Avec ton cou dans les épaules ;
J'y vois c'pendant un avantage,
260 Ça t'sert de balancier, je gage
Et tu n'peux pas tomber, je crois,
Puisque ça fait un contre-poids ;
Enfin l'as l'air double Mayeux
D'vouloir t'enfler gros comm' les boeufs ;
265 N'oublie pas surtout tes guiboles
Car ell' me paraissent un peu molles
Pour soutenir le lourd fardeau
De ta carcasse à double dos,
Et pour traîner tes longu's galoches,
270 Que tu n'peux pas mettr' dans tes poches,
À moins d'risquer d'être engueulé
Et d'être traité de va-nu-pieds.

Qui porte à la riance : probablement
"qui porte à rire".

Galoche : Familièrement. Menton de
galoche, menton long et recourbé. [L]

POLICHINELLE.

Dis-donc, figur d'épouvantail,
Comme aujourd'hui t'as la gueul' forte ;
275 Faut qu'taies mangé un cent d'bott' d'ail,
Sans ça tu n'jaserais pas d'la sorte.
Viens donc, figur' de hareng-pec
D'mon poing j'te vas caresser l'bec ;
Essuie-le, ma fill', car tu baves ;
280 T'as l'cuir vermeil comme un' bett'rave ;
Ta gueule est l'portrait d'un égoût !
Qu'ça doit avoir un joli goût !
Après d'ton halein' la vidange
Sent, je l'parie, la fleur d'orange.
285 Elle est sèche comm' un vieux coucou ;
J'suis sûr, guenon, qu'dans ton vieux trou ;
Qui est aussi profond qu'un' citerne,
Si l'on mettait un lumignon
Ta carcass' servirait d'lanterne.
290 M'entends-tu bien, Marie Graillon ?
J'suis bon peintre ; d'après nature
Tu vois qu'j'trac' ta portraiture.
D'ta gorge j'frons un havresac
Ou bien des blagu' pour du tabac.
295 Va, j'te mépris' comm' un' veill' chique,
Tu m'purge ainsi qu'un' noix vomique.

Lumignon : Bout de la mèche d'une
bougie, d'une chandelle ou d'une
lampe allumée. [L]

Havre-sac : Anciennement, nom du
grand sac de peau que les fantassins
portaient sur le dos dans les marches.
[L]

LA POISSARDE.

C'est ben heureux, t'as donc fini !
De sottis's tu m'a agoni',
J'm'en moque ainsi que d'un' grimace
300 Ça gliss' sur nous comm' sur d'ia glace.
J'ons d'l'honneur encore plus d'virtu !
On n'nous r'proch'rais pas un fétu.
J'ons, Dieu merci, bonn' renommée,
J'allons partout tête levée ;
305 Et toi, qui fait ici l'fendant,
Tu n'pourrais pas en dire autant ;
Je m'moqu' que tu m'blàm' ou qu'tu m'loue,
On est sali que par la boue.
Entends-tu, chinois d'paravant ;
310 Acroch'ça, toujours en passant.
Tu l'vois ben, figure à taloche,
J'n'avions pas la langu' dans not' poche.

POLICHINELLE.

J' pourrions la placer un peu mieux
Dans un endroit qui est pus meilleur.
315 J'savons que t'aimes la confiture ;
C'est d'ia bonn' qualité j't'assure,
Et j'suis sûr qu'au Fidel' Berger
N'y en a pas d'meilleure à manger :
L'un de ces jours, ma cher' poupée,
320 J't'en enverrai un' pt'tit' potée. ;

LA POISSARDE.

De ton cadeau je n'puis m'fâcher ;
Mais avant, faudra m'la mâcher.

POLICHINELLE.

Pas si bête ! v'là z'un' bonn' réplique,
Je n'dis pas mieux, moi qui m'en pique,
325 Mais facil'ment tu goberas ça,
N'y a pas d'arrêt' dans c'poisson-là.
Pour toi queu jouissanc', queu joie !
Ton gosier prêt' comme un bas d'soie !
Tout' tes ouvertur', la maman,
330 Sont mod'lées sur un four à ban,
Adieu, volaille, adieu, patache ;
Va donc te faire mettre un attache
Chez l'racomodeux d'pot cassé,
On m'a dit que dimanch' passé
335 On fit brèche à ton embrasure.
Adieu, schabraque, adieu, mesure ;
Tu vois que pour le Carnaval,
J'te fournis un joli régal.

LA CUISINIÈRE ET LA FRUITIÈRE.

LA CUISINIÈRE.

J'voudrais avoir des champignons,
340 Des épinards, un' bott' d'ognons,
Du persil, de la chicorée,
Qu'elle soit blanche et bien frisée.

LA FRUITIÈRE.

J'allons voir tout d'suit' l'honneur
De vous servir, mon petit coeur,
345 Mais dit' moi donc mamzell' Fanchette,
Chaque jour vous devenez plus drôlette ;
J'vous trouv' comm' ça, en vérité.

LA CUISINIÈRE.

Vous me donneriez d'la vanité,
Mais je me connais. En conséquence,,
350 Vous allez dir' combien j'vous dois ;
J'vous acorde la préférence,
Et d'après cela, je le crois,
Vous allez m'traiter en pratique.
J'achalande votre boutique,
355 Ça s'mont', voyons.

LA FRUITIÈRE.

À trent' quat' sous.

LA CUISINIÈRE.

Allons, donc, vous moquez-vous d'nous ?
J'n'en donn'rai que vingt.

LA FRUITIÈRE.

Êtes-vous folle ?

Vous vous imaginez que j'vole.
Quand j'vais au marché chaqu' matin.

LA CUISINIÈRE.

360 Je n'vous dis pas ça, mais enfin...

LA FRUITIÈRE.

Enfin comme en gros ; mademoiselle,
J' n'avons pas besoin d'un' chandelle
Pour découvrir qu'à noire honneur
Vous fait' z'un tort...

LA CUISINIÈRE.

Ah ! Quel malheur !

365 Prenez garde de blesser Madame.
Comme ell' le prend sur un haut ton.

LA FRUITIÈRE.

J' vous l' dis tout net, mamzell' Fanchon
Dans not'état j'avons de l'âme
Malgré les méchants, les envieux,
370 On n' m' fera pas baisser les yeux.

LA CUISINIÈRE.

Ni moi non plus.

LA FRUITIÈRE.

C'est autre chose.

LA CUISINIÈRE.

Quoiqu' ell' dit donc ?...

LA FRUITIÈRE.

Sur vous on glose.

LA CUISINIÈRE.

Ah ! Vot' chapitre est assez long ;
Mais on sait qu'vous n'manquez pas d'front,
375 Et vot' mari, c'te bonne grosse bête,
En a joliment sur la tête.

LA FRUITIÈRE.

J'vas te rabattre le caquet,
Et l'défiler mon chapelet.

LA CUISINIÈRE.

380 Tu peux parler, va, je m'en moque,
J'te fournirai le réciproque.

LA FRUITIÈRE.

Voyez un peu, mamzell' Souillon,
Qui prend chaque jour l' premier bouillon,
Qui fait son beurr' sur c' quelle achète.
385 C' n'est pas pour briller en toilette
Qu'ell' fait danser l'ans' du panier,
Mais c'est pour un beau guernadier.
Ah ! Le luron fait ses bamboches :
Et Fanchon lui garnit ses poches
Et l' gousset : enfin son amant
390 Est l' plus calé du régiment.
Et sans respect pour sa maîtresse,
L' bourgeois l'y fricass' la tendresse.
J' savons ben, soit dit entre nous,
Qu' tu lui fais aussi les yeux doux,
395 Mais c'est pour mieux jouer d' la grippe.
L' meilleur morceau c'est toi qui l'frippe :
Tu n' diras pas qu' c' sont des cancons.

LA CUISINIÈRE.

J' m'bats l'oeil d'tout les médisants.
Dès qu'on est tant soit peu jolie,
400 On n' manqu' pas qui vous calomnie.
J' plum' la poul' sans la fair' crier,
Au reste, chacun son métier.
Pour toi ; si t'es un' gross' fruitière,
On sait bien de quelle manière
405 Tu t'engrais', mignonne, à quel jeu.
On connaît milord Pot-au-Feu,
Celui qui vient à la sourdine
S'chauffer le soir dans là cuisine,
Quand ton mari fait des fagots.
410 Y glisse en tapinois queuqu' mots
Et puis tu grimp' dans ta soupente.
Je m'tais parc'qu'je n'suis pas méchante.
D'ailleurs, si j'avons un amant,
C'est permis ; n'y a pas d'sacrement
415 Qui s'oppose à c'q'une fille s'amuse ;
De ce qu'on a faut bien qu'on use ;
Ce plaisir n'est pas défendu,
Mais faut y joindre un peu d'virtu.
Si j'me marie, comme j'l'espère,
420 Va, mes enfants n'auront qu'un père,
Au lieu qu'les tiens, l'fait est certain,
Ressembl' à l'habit d'Arlequin.

LA FRUITIÈRE.

Tu me l'paieras : à ta bourgeoise
J'vais aujourd'hui fair' la leçon.
425 Tu m'baille un' fèv', t'es t'un' sournoise,
De mes pois j'te garde un litron :
Demain tu s'ras mise à la porte.
Je veux que le diable m'emporte
Si je n'te vois pas dans huit jours
430 Avoir en gage tous tes atours,
Et faire chit-chit au coin d'un' borne ;
Allons, sors d'ici, maritorne.

À UN PIERROT.

LE LOCUTEUR.

Hé, Pierrot les grosboutons, pitre de tireur de cartes, amasseur de badauds, faiseur de dupes à la journée ; qui donc que ton maître a dévalisé pour te fournir de quoi rouler en sapin. Je gage qu'c'est encore un tour de ton métier ; c'est pour attraper le public et pour faciliter les moyens d'travailler à tes escrocs associés ; car si comme eux tu ne changes pas d'déguisements, c'est que t'as aux poignets les marques de certains bracelets qui t'force' à porter des manches aussi longues. Avec ta mine pâle et blême, t'as l'air d'un oiseau de carême : tu t'mets du blanc d'Espagne sur la figure pour te rendre méconnaissable à ceux qui t'ont vu sur le théâtre de la Cité. Mais l'as beau faire, tu n'échapperas pas au sort qui t'attend, mauvais chenapan, et tu finiras ta chienne de vie autre part que dans ton ch'nil.

À UN ARLEQUIN.

LE LOCUTEUR.

Dis donc ; valet d'tout' les couleurs,
Que fais-tu avec ces engueuleurs,
435 Toi qui toujours as la gueul' morte,
Qu'es toujours prêt à prendre la porte,
Et qui, à tout ce qu'on te dit,
N'répond que par sangodémi ;
Chevalier de la triste figure,
440 Tu as là une drôle d'armure,
Car d'après ce que j'aperçois,
Tu as Une latte de pliant bois.
Je crois que pour mieux te coiffer,
T'as pris un' machine à filtrer,
445 Ton habit qui n'est pas nouveau
N'est que de pièces et de morceaux ;
Pavoisé comm' navire en rade,
Tu n'es là que pour la parade.

À UNE MÈRE ANGOT.

LE LOCUTEUR.

Tenez ; r'gardez donc c'te mère Angot, c'est comme une vache avec ses veaux, en tourée de maquereaux et de poupées, d'ordure c'est un vrai trophée, de tous les enfants qu'elle a pondus, eh ben ! Pas un n'a atteint son but, et après avoir fait les cent coups, elle vole maintenant les hommes saouls. Jadis elle fut assez gentille, aujourd'hui ce n'est qu'une guenille, et malgré les habits antiques qui couvrent c'te vieille bique, je gagerions qu'un chiffonnier ne voudrait pas d'elle dans son panier.

À UN SAVOYARD.

LE LOCUTEUR.

Parle donc, hai ! Savoyard, ces jours-ci sont-ils faits pour se promener ? Queu métier qu'tu fais donc maint'nant, on n'te voit plus sous les piliers ; tu quittes l'éventaire pour prendre le râcloir, et de marchande sans honneur tu l'as fait ramoneur. Sous ce déguisement, t'as pt'êt' plus de chalands. Comme les cordonniers de campagne tu chausse les hommes et les femmes ; des boxons d'la Cité tu ramones toutes les cheminées, et d'la suie qui en provient tu l'avales tous les matins. C'est-y cette, ample recette qui le rend joliette, ou ben tout' c'te peinture que tu as sur la figure. Aussi pour fair' tomber c'biau teint, il ne faut pas et ben malin, car c'te beauté n'a pas de bail, et, au moyen d'une gousse d'ail on verra ta vilaine face, et chacun f'ra la grimace ; alors tout l'monde reconnaîtra c'te donneuse de novell' à la main, qui a tué plus d'hommes pendant l'hiver, que tout' les g'lées n'ont détruit de ver. Va t'cacher, commode à tout usage, amusement d'enfants de tout âge, pilier de Paul Niquet, vas-t'en pie sans caquet.

FIN

IMPRIMERIE D'ISID. DELEUZE, RUE SAINT-DOMINIQUE, 15.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].